

Extrait 6 DES VINGT CINQ le temps du récit

ADAM

J'ai 28 ans. Je m'appelle Adam. Je suis soudeur. Je vivais au Soudan. Au Darfour, plus précisément. Ma femme, Rehab, et moi avons quitté le pays, lorsque ma mère est morte et que le père de Rehab a été exécuté. La guerre civile faisait rage. Mon pays se divisait en deux. Moi, je vivais dans la partie du Darfour où les Arabes d'Egypte persécutaient les noirs. Je suis passé par le Tchad, la Lybie, l'Italie pour venir ici. Milan, puis Nice, puis Paris, puis Calais et Uzerche. Je suis venu à pied, en voiture, par bateau, puis en train. Mon voyage m'a coûté 3.000 €.

SHAHO

Je suis menacé de mort. Malgré moi, j'ai été soldat à mes 18 ans. J'ai déserté. Je suis parti d'Irak. Je suis allé en Turquie, la Serbie, la Macédoine, la Hongrie, l'Autriche, puis la France. A Dunkerque et à Paris. J'ai fait tout ça en train. J'ai dû me cacher. Cela m'a coûté très cher. 10.000 \$. Les passeurs nous maltraitaient. Comme des animaux... Puis il y a aussi Daesh. Ceux qui ne se soumettent pas se font tuer. Tous mes amis sont morts. Ça me rend fou. C'est très beau Uzerche. C'est vert et c'est gai.

Ici, je passe mes journées à faire du ping-pong, du football et du cricket. J'aime aussi le tennis. On apprend le français grâce à des bénévoles. Ici, j'ai appris que mon meilleur ami d'enfance est mort. C'est mon père qui me l'a dit. Il m'a envoyé l'image de sa tombe. Pour être en paix, pour survivre, il faut fuir. Certains disent que les migrants sont des violateurs... On entend toutes sortes d'insultes. Est-ce qu'on peut connaître quelqu'un sans l'avoir jamais rencontré ?

Dites-moi...

JAVED

Il y avait la guerre. La peur, les bombardements, les attentats... Je devais sauver ma famille. Mais je devais partir seul. Je suis allé voir un passeur. Il m'a dit où je devais aller. J'ai pris une voiture, suivi le plan. Ça me faisait mal d'abandonner ma famille, ma femme et mes deux enfants. Je me demande si je les reverrai un jour. Je suis parti avec un pincement au cœur : les larmes aux yeux. J'avais en tête de leur écrire, de leur envoyer de l'argent, et pourquoi pas des cadeaux. Je suis parti du Sud de l'Afghanistan, suis passé par l'Iran, la Turquie, la Bulgarie, la Serbie, l'Albanie, l'Autriche, l'Italie, puis je suis arrivé en France. Mon voyage pour la France a duré deux mois et m'a fait faire beaucoup de sacrifices. En France, je suis allé à Calais, où j'ai été accueilli comme un moins que rien, dans un campement, avec plein de gens, dans la même situation que moi. Ils fuient la guerre. Un jour, on est venu me proposer de partir ailleurs. J'ai accepté avec empressement. Et je suis arrivé ici à Uzerche où j'ai été très bien accueilli. On m'a donné un toit, des cours de français. J'ai des amis. L'espoir d'une nouvelle vie...

Extrait 7 | Zaïnaba Ngamuulelo

* L'enfance à qui on a transmis
Un jour nous grandit chante Zaïnaba...

Ngamuulelo ye mwahé ngamuulelo /
Ngamuulelo ye mwahé ngamuulelo /
Ngamuulelo udje untele /
Ba mwahé yeletwa /
ye uleta mdr /

les textes des élèves pour ce banquet du shungu à Uzerche ont été écrits à la suite d'un atelier autour du récit animé par Sœuf Elbadawi et Catherine Mournetas. L'expérience a été rendue possible grâce à la rencontre entre les élèves inscrits dans cette dynamique et les migrants renvoyés de Calais à Uzerche. Remerciements à toutes les personnes ayant contribué de près ou de loin à la constitution de cette parole mise en partage au soir du banquet le 9 avril 2016. A l'ancienne Usine de Papeterie de la cité d'Uzerche. Merci également à Anne Bocande, Farouk Djamily et Clochette pour leur présence.

Avec les VINGT CINQ du collège GAUCELM FAIDIT d'Uzerche. Zaïnaba Ahmed, Jérôme Richer, Marie-Charlotte Biais, Catherine Mournetas, Sœuf Elbadawi, Anne Bocande, Farouk Djamily, Clochette.
waSampiho

REHAB

Je suis Rehab, la femme d'Adam. J'ai décidé de quitter mon pays à cause de la guerre. J'ai fait le même trajet qu'Adam. Mais on nous a séparés en Libye. Pour arriver à Calais, j'ai traversé plusieurs pays. J'ai longé la frontière du Tchad, puis je suis passé par la Libye. De là, j'ai pris le bateau, sans mon mari, avec d'autres femmes, rejoignant l'Europe. En Italie, on a débarqué à Lampedusa, où flottaient des corps. On peut dire que j'ai eu de la chance de ne pas faire naufrage. J'ai pris le train pour aller à Paris. De là, je suis allée à Calais. J'étais seule, jusqu'à ce que mon mari me retrouve. Le lendemain de nos retrouvailles, j'accouchais de mon petit garçon, Ali. C'était le premier août 2015...

IL Y A SEAMAN, HAWKAR ET NAQUEEB. ILS VIENNENT D'IRAK ET D'AFGHANISTAN.

Seaman a 22 ans. Il est originaire de la cité de Mossoul. Pour 90\$, il est parti en Turquie, puis en France. En bus et en camion. La traversée a duré un mois. Seaman s'est blessé au bras, en voulant se rendre en Angleterre. Il est tombé du camion dans lequel il s'était caché à Calais. Dans son pays d'origine, Seaman faisait de la musculation. Il est allé à l'école pendant cinq ans. Il avait un petit magasin. Il a deux frères. Il a aussi trois sœurs.

Hawkar, lui, a 20 ans. Il est allé à l'école, treize années durant. Il travaillait dans le bâtiment. Il aimait jouer au football. Il a quitté l'Irak pour la Turquie, puis la Grèce. Ensuite, il est parti en Macédoine, en Croatie, en Autriche, en Allemagne et en France. A Dunkerque...

Naqueeb, quant à lui, a 24 ans. Il a trois frères. Il n'est jamais allé à l'école. Il était chauffeur de taxi sur une moto à trois roues. D'Afghanistan, il est passé en Iran. Il y a eu la Turquie, la Bulgarie, la Serbie, la Croatie, l'Autriche, l'Allemagne, la Belgique. Puis, il y a eu Paris, Calais et Uzerche.

Tous les trois se sentent menacés par Daesh. Pour Naqueeb, le souci provient d'une manifestation à laquelle il a pris part. Pour Hawkar, c'est parce qu'il n'est pas du « bon côté » musulman. Pour Seaman, c'est parce qu'il n'est pas de confession musulmane.

FAISAL

Je suis allé quatre ans à l'Université de Kaboul. Je venais de trouver un emploi de manager dans une entreprise. Mais le 24 octobre 2015, j'ai dû quitter la ville. La guerre, bien sûr. Je la subis depuis ma naissance. Raison pour laquelle j'ai décidé de ne pas mourir dans ce pays en guerre. L'Afghanistan. Depuis ce 24 octobre, j'ai entamé un long périple. J'y ai mis toutes mes économies. 6.000 €. Vous vous rendez compte ? Durant deux mois, j'ai traversé l'Europe. 500 km à pied, le reste en train. Je suis d'abord passé par l'Irak, puis j'ai fait la Turquie, la Bulgarie, la Serbie, la Croatie, l'Autriche, l'Allemagne, et bien d'autres endroits. A Calais, je suis arrivé en bus. Calais, « la jungle » ! Là-bas, on m'a « re » jeté dans un bus. Pour Uzerche. L'inconnu, une fois encore.

Avant, j'avais une vie, une famille, un pays.

Aujourd'hui, me voilà à Uzerche, en France. Un pays dont je ne connais pas vraiment la langue, et dans lequel je dois tout « re » construire...

les enfants de GAUCELM

Vingt cinq voix pour un banquet du shungu. Vingt cinq voix faisant cercle autour de la migration depuis le Collège Gaucelm Faidit à Uzerche. A leurs côtés se dressent des mains amies ou proches, ainsi que quatre poètes errants, pour tisser un même récit, au nom du vivre-ensemble. Le shungu est une manière de faire cercle, issue de la tradition comorienne. Il y est question d'humanité retrouvée. Il y est aussi question d'un paysage de mots et de mets. Un festin qui en appelle à la dignité des hommes.

Avec des élèves de la classe de 3ème A du collège Gaucelm Faidit à Uzerche, leurs parents et amis. « Quatre poètes errants » : Sœuf Elbadawi (auteur), Jérôme Richer (auteur), Zaïnaba (chanteuse), Marie-Charlotte Biais (comédienne). Sur une proposition du Muzdalifa House, de Catherine Mournetas et de Sœuf Elbadawi. Au festival des Nouvelles Zébrures 2016.

20H30.

Plus de 70 personnes devant l'entrée de l'ancienne papeterie d'Uzerche. Face à eux, une table autour de laquelle, sous les projecteurs, Josua, Emilie, Emma et Marine, élèves de 3ème, entament une discussion autour de l'accueil des « migrants », rappelant à tous un imaginaire de « on-dit » au caractère douteux. « Déjà qu'il n'y a pas de travail pour nous », « on ne veut pas accueillir toute la misère du monde », « ce sont des voleurs »...

Silence et regards attentifs dans l'assemblée réunie par les jeunes eux-mêmes. Ce sont des parents, des grands-parents, des frères et des soeurs, des amis et des connaissances. Parmi eux également, Javed, Faisal et Naqueeb, afghans ayant fui la guerre pour arriver à Calais, puis à Uzerche, il y a plusieurs semaines. Les adolescents les ont rencontrés, ont échangé avec eux. C'est autour de leur histoire et de celle de la migration qu'ils ont tissé leur fable d'un soir. « Ils nous ont raconté leur traversée, leur périple, c'était tellement dur. On ne savait pas que c'était comme ça. Personne ne le dit jamais quand on parle des migrants », confiait Maeva pendant les répétitions. « En ce moment on ne parle que des délabrements qu'il y a à Calais, pas des gens et de ce qu'ils vivent », continue Anaïs. Depuis novembre, avec Sœuf Elbadawi, artiste invité par Catherine Mournetas, leur prof de français, les jeunes réfléchissent à cette question de la migration, de l'altérité, du rapport à l'autre, au travers d'ateliers d'écriture.

Cette restitution d'un soir sous la forme d'un banquet du Shungu dans une ancienne usine de papeterie est un moment de partage pour la parole ainsi constituée. Le shungu, « ce repas comorien qui accueille tout le monde » comme le définissent ces jeunes, est une tentative de récit à plusieurs mains, soutenue par « quatre poètes errants » - le nom qui leur est donné dans la proposition - dont Jérôme Richer. Auteur et dramaturge, Jérôme en profite pour raconter l'histoire d'Anton, un jeune gitan, à qui la Suisse a refusé le droit d'asile dans les années 1940. Victime du racisme politique et de la politique d'anéantissement sur critères culturels, Anton a fini exécuté par les nazis. Le texte de Jérôme résonne dramatiquement avec l'actualité. Ce à quoi répondent les mots d'Iris, de Quentin, de Léa, de Josua, de Perrine et Lise, qui, seul ou en choeur, redisent les poèmes écrits sur « ces hommes, ces femmes, fuyant la guerre », rencontrés à la Minoterie d'Uzerche. Des mots de résistance face au déferlement de vocabulaire médiatique et politique globalisant.

le défilé N° 8/ 2016 DU MUZDALIFA HOUSE

Ph. Farouk Djamily

Ph. Farouk Djamily



L'humain reprend sa place dans la bouche de ces jeunes de 15 ans. Parlant de la tragique traversée de Mare Nostrum : « Les corps s'écorchent, / Les chairs se tordent, / Les cris s'étouffent, / Gisants / Laissés pour mort / Pieds et poings liés / Le souffle coupé / Les regards qui s'en détournent / Les regards qui s'en détachent / Percus / Cette douleur / L-A-N-C-I-N-A-N-T-E / Colère / Désespoir / Rage sifflante / Des têtes se dressent / Il faudra vivre. » Vivre ensemble, être ensemble. Un message face à ce qui se déploie déjà sous nos yeux, à savoir l'exclusion, le rejet, le repli sur soi, au sortir de la Méditerranée. A leur suite, Sœuf Elbadawi murmure à chaque groupe constitué d'une dizaine de personnes, qu'il mène à l'étage au dessus, à travers la coursive, ce constat : « Ces êtres, qui, poussés par l'urgence vitale, se retrouvent à traverser une longue route semée de haines et de peurs, questionnent ce qui fonde notre humanité [...] Ces hommes, ces femmes, ces enfants, que l'on nomme avec un langage à géométrie variable – migrants, réfugiés, étrangers – ont ce visage que beaucoup ne veulent plus voir. Ils ont un destin sur lequel parler devient difficile. Le début des récits à venir se fonde pourtant sur la réinvention possible d'un être-ensemble, qui ne soit pas que l'expression d'une frange de population, portée par sa seule survie. »

A l'étage, le son d'une voix, puis l'image, dehors, d'une femme, que l'on observe depuis une fenêtre, vitrée. Eclairée ou chauffée par un feu ?, elle empile de vieux vêtements abîmés et clame les affres d'une Europe de l'exclusion et du rejet, les limites et les enjeux d'un futur à inventer, ensemble. Elle reprend les mots d'une préface, signée Marie Colombani dans Bienvenue à Calais, un livre paru chez Actes Sud : « Ne laissons pas s'inscrire aux frontières de la France la devise qui orne l'entrée de l'Enfer de Dante : « Toi qui entres ici abandonne toute espérance ». La femme qui joue se nomme Marie-Charlotte Biais. « On est presque dans une position de voyageur, mis devant le fait accompli de cette détresse, de cette vérité », témoigne le père d'Emma, une des élèves impliquées dans ce projet. Il se montre subjugué par cette réflexion mise en partage. Marie-Charlotte Biais, comédienne, française, fait partie des quatre poètes errants conviés. Des « professionnels de la parole », venus soutenir la parole de ce shungu des jeunes. Shungu, en langue shikomori, signifie le cercle. Une communauté en puissance, même si ce n'est que pour un soir. Chaque groupe s'avance ensuite vers la salle du banquet, proprement dit, accueilli par ses quatre chandeliers, assiettes blanches et table noire garnie de victuailles ramenées par le public

Anne Bocande

Extrait 1 DES VINGT CINQ le temps de la rumeur

- Je soutiens l'arrivée des migrants.
- Moi, je suis contre. J'ai peur pour ma famille.
- Moi aussi, j'ai peur. Donc je suis contre...
- Wesh... T'es qui toi ?
- Le Maire.
- Un passant.
- Le boulanger.
- Je suis agriculteur.
- Vous voyez bien qu'il n'y a pas assez de travail. Il n'y en aura pas pour eux.
- C'est inadmissible. Je ne les soignerai pas.
- Vous êtes médecin ?
- Ils devraient retourner dans leur pays.
- T'es qui ?
- Un chômeur, monsieur.
- Et si on leur construisait une maison ? Je suis maçon.
- On veut pas accueillir toute la misère du monde.
- Ils quittent leur pays, leurs racines, leur langue, leur famille...
- L'époque est au chacun pour soi.
- Mesdames, messieurs, je souhaite la bienvenue aux migrants dans cette ville.
- Je m'en bats les couilles... Wallah...
- Mais ils volent notre travail.
- Ils ont droit à des aides. Alors que nous...
- Tant qu'ils ne viennent pas chez moi.
- S'ils veulent, je leur amène du saucisson.
- Hallal ?
- Pardon ?
- Le saucisson ? Il est hallal ?
- On en a marre. Marre de tous ces musulmans qui squattent.
- Raciste ?
- Non !
- Si !
- Non !
- Je ne sais pas qui ils sont. On ne connaît pas leur passé.
- Mais qu'est ce que j'en ai à foutre... J'ai pas de maison... pas de famille... pas de travail... et eux là-bas... ils arrivent... et on devrait tout leur donner... c'est pas la France ça ?
- Arrêtez d'écouter ces conneries. Les migrants... je m'en occupe tous les jours...



Extrait 2 Jérôme Richer

A n t o n

Les étrangers réellement menacés dans leur vie ou leur intégrité corporelle

N'est-ce pas ce que tu es Anton ?
Un étranger menacé dans sa vie ou son intégrité corporelle ?
Le 8 septembre, les autorités suisses te renvoient en Alsace
Toi, tu espères encore échapper au sort qui t'est réservé
Pouvoir te cacher
Mais tu es arrêté
Conduit au camp de concentration de Schirmeck-Vorbruck
Plus tard, ce sont les travaux forcés pour l'entreprise Daimler-Benz
Puis le camp de Rontenfels
Avec d'autres prisonniers, tu réussis à t'échapper
Ta fuite sera de courte durée
Une nouvelle fois, tu es arrêté
Le 30 mars 1945
Emprisonné sur ordre du SS Karl Hauger
Le soir même, dans une parodie de procès, tu es condamné à mort
A quoi penses-tu au cours de ce qui sera ta dernière nuit ?
Est-ce que tu réussis à dormir ?
Est-ce que tu inscris ton nom sur les murs de ta cellule pour laisser une trace de ton existence ?
Est-ce que tu pleures ?
Est-ce que tu acceptes ton sort ?
Pour répondre à ces questions Anton, je pourrais me servir de mon imagination
Mais je m'y refuse
Je préfère laisser cette dernière nuit comme un point d'interrogation

Une énigme que chacun d'entre nous aura pour mission de résoudre
Le lendemain matin, le SS Karl Hauger te donne une pelle et il te demande de creuser
Oui, Anton, le SS Karl Hauger te demande de creuser ta propre tombe
Dans un peu plus d'un mois, la guerre sera terminée et toi, tu creuses
Peu après, quand la tombe est suffisamment profonde,
le SS Karl Hauger te tire une balle dans la nuque ou dans l'abdomen
On n'est pas trop sûr

Certains pensent que tu étais encore vivant quand tu as été enterré
Après la guerre, dans les affaires que tu as laissées derrière toi, on trouve une lettre

Ma chère mère, je veux vous faire part de mon dernier souhait
Car je ne vous reverrai plus
Je vous souhaite une bonne santé et une longue vie
Bonnie nuit

Tu t'appelaient Anton Reinhardt
Tu es mort deux mois avant d'avoir 18 ans
Tu es mort parce que pour certains, tu n'étais pas comme il faut
Et moi, aujourd'hui, le 9 avril 2016, quand je pense à toi, à ton histoire,
je ne peux pas m'empêcher de penser aussi à tous ceux qui meurent aux frontières de l'Europe
Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est le hasard qui fait que je suis né ici plutôt que là-bas
Et que j'ai vraiment de la chance de ne pas avoir grandi dans un pays en guerre

Ph. Farouk Djamily



MARE NOSTRUM
Les corps s'écorchent,
Les chairs se tordent,
Les cris s'étouffent,
Gisants
Laissez pour mort
Pieds et poings liés
Le souffle coupé
Les regards qui s'en détournent
Les regards qui s'en détachent
Perçons

Cette douleur
L-A-N-C-I-N-A-N-T-E
Colère
Désespoir
Rage sifflante
Des têtes se dressent
Il faudra vivre.

MALGRE TOI
Là où tu étais
Peut-être que menacé tu étais
Mais tu savais qui tu étais
Tu as tout abandonné
Foncé vers l'inconnu
Sans savoir
De quoi demain sera fait

ET MAINTENANT
Tu voudrais bien t'intégrer
Mais tu n'es qu'une larme
Une larme malheureuse
Au milieu d'un torrent
Malgré toi.

AU BOUT DU BOUT
Oiseau migrateur
Il change de lieu/ de monde
Il quitte le pays d'avant
Voyage longtemps/
En quête d'idéal
Part seul ou accompagné
Souvent
Longtemps
En quête de vie nouvelle
mais pourquoi mais comment ?
L'homme part à cause d'une guerre
Et l'oiseau comme lui suit son instinct
Tout le monde sa raison
Et la survie au bout
Guerre climat
Politique économie
...

VIVRE
Etre ou ne pas être?
J'aurais aimé avoir le choix
Je suis née dans un pays en guerre
J'ai décidé de ne pas y mourir

CHASSEURS D'OISEAU
Oiseau migrateur
En quête de bonheur
Tu es d'un pays où les oiseaux
ne sont point libres
Tu es là et tu vivras
Malgré la solitude
Et le long périple
A travers le désert
Et la mer du milieu
Tu es là
Et tu vivras
Dans ce pays
Où se ferme la cage
Où se ferment les esprits
Mais où tu pourras dire non
A tous ces chasseurs d'oiseaux

Extrait 3 DES VINGT CINQ le temps du poème

TOUT LE RESTE
Loin de la misère
Partir ou fuir
Non...Oui...Peut être
Un crime ?
Je ne sais pas
Dire adieu
Marcher
Dans un désert
Les passeurs
Se cacher
Du passé
Du présent
Du futur
Et de tout le reste...

TRACE
Un jour je serai
Un jour je revivrai
Dans un monde
Où l'on rassemble
Couleurs et religions
Où la peur est trace
Du passé que l'on efface

Ph. Farouk Djamily

Extrait 4 Sœuf Elbadawi Mécanique

Il y a une mécanique en train de se mettre en place, dont la conséquence première est sans doute d'anéantir l'individu, son vécu, son passé, lorsqu'il ne cadre pas avec le récit des plus aisés d'entre nous. Ces êtres, qui, poussés par l'urgence vitale, se retrouvent à traverser une longue route semée de haines et de peurs, questionnent ce qui fonde notre humanité. La fragilité de la relation, qui n'est pas évidente, que par la nécessité et l'urgence de négocier une geste de vie. Ces gens – et le terme n'est pas neutre – s'agitent, sans l'avoir choisi, dans une tragédie d'errances multiples, où tendre la main à l'autre se résume au contrôle de nos faits et gestes, à des existences niées, à une disparition programmée du paysage. Une disparition de certains groupes, démunis, fracassés, défaits. Ces hommes, ces femmes, ces enfants, que l'on nomme avec un langage à géométrie variable – migrants, réfugiés, étrangers – ont ce visage que beaucoup ne veulent plus voir. Ils ont un destin sur lequel parler devient difficile. Une histoire complexe que nos visions trouées réduisent à rien. Le début des récits à venir se fonde pourtant sur la réinvention possible d'un être-ensemble, qui ne soit pas que l'expression d'une frange de population, portée par sa seule survie.

Extrait 5 Marie-Charlotte Biais lectures d'époque

« Ne laissons pas s'inscrire aux frontières de la France la devise qui orne l'entrée de l'enfer de Dante : « Toi qui entres ici abandonne toute espérance ».

Nous nous sommes rendus plusieurs fois à Calais et notre indignation est immense. Il est insupportable que des gens exposés aux bombardements de la coalition, à la barbarie de Daesh et à la folie meurtrière de ceux qui les gouvernent, subissent, chez nous, un tel dénuement. L'argument récurrent qui consiste à dire qu'accueillir les migrants, ou réfugiés de guerre, dans un lieu de vie digne de ce nom entraînerait un appel d'air est irrecevable. Pourquoi ? Parce qu'ils sont là ! On peut toujours continuer à fermer un camp, le raser, en interdire l'accès, monter des murs, dresser des barrières, réquisitionner la police, la gendarmerie, l'armée, les blindés ou autres moyens d'intimidation... on ne fera que déplacer le problème. Et les fermetures successives des différents camps depuis celui de Sangatte en 2002 l'ont prouvé. Tant que des gens seront chez eux en danger de mort, ils en partiront. Et nous en ferions autant.

En 2015, plus d'un million de réfugiés ont rejoint l'Europe par la mer et 3735 d'entre eux ont péri ou disparu. Trois millions devraient arriver d'ici à 2017, selon l'Organisation internationale pour les migrations. Et si l'on assiste aujourd'hui à un léger fléchissement des entrées, on sait qu'en fait à l'hiver et qu'elles reprendront de plus belle lorsque l'état de la mer le permettra. Alors ? Aux politiques d'oeuvre pour que la sécurité revienne dans les pays dévastés et même, si c'est nécessaire, de réguler les arrivées. Mais aux citoyens que nous sommes d'exiger que l'on fasse un accueil honorable à tous ces hommes, femmes et enfants. Tentes chauffées et conteneurs installés tardivement et nombre insuffisant ne suffiront pas longtemps à tenir à distance un flux migratoire exceptionnel et inédit. Une catastrophe humanitaire est en train de s'installer et, à défaut de l'avoir anticipée, il faut maintenant la gérer. Quant à nous, refusons la honte d'abandonner ces désespérés. »

Lu dans *Bienvenue à Calais/ Les raisons de la colère* de Marie-Françoise Colombani & Damien Rousseau, paru chez Actes Sud.

« Nos Etats sont de moins en moins capables de contrecarrer les effets destructeurs de la libre circulation des capitaux pour les communautés dont ils ont la charge. Ils en sont d'autant moins capables qu'ils n'en ont aucunement le désir. Ils se rabattent alors sur ce qui est en leur pouvoir, la circulation des personnes. Ils prennent comme objet spécifique le contrôle de cette autre circulation et comme objectif la sécurité des nationaux menacés par ces migrants, c'est-à-dire plus précisément la production et la gestion du sentiment d'insécurité. C'est ce travail qui devient de plus en plus leur raison d'être et le moyen de leur légitimation. »

Lu dans *oeuvresouvertes.net* dans un texte de Jacques Rancière, philosophe.